



Mots. Les langages du politique

91 | 2009

Que devient le pamphlet ?

Le pamphlet politique aujourd'hui. Une catégorie honteuse ?

Christian Le Bart



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/19217>

DOI : 10.4000/mots.19217

ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2009

Pagination : 67-81

ISBN : 9782847881820

ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Christian Le Bart, « Le pamphlet politique aujourd'hui. Une catégorie honteuse ? », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 91 | 2009, mis en ligne le 30 novembre 2011, consulté le 17 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/19217> ; DOI : 10.4000/mots.19217

Le pamphlet politique aujourd'hui. Une catégorie honteuse ?

Il y a deux façons d'appréhender scientifiquement le pamphlet. La première, objectiviste, consiste à se servir d'une définition rigoureuse pour construire une catégorie savante. Qu'est-ce qui est pamphlet, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Le genre « pamphlet » sera considéré comme une catégorie *en soi* renvoyant à des critères objectifs formels. Cette démarche est celle de Marc Angenot dans son ouvrage fondamental sur le pamphlet politique (Angenot, 2005). La recherche s'ouvre sur l'exposé d'une taxinomie savante, qui accorde au pamphlet une place singulière (il n'est pas la polémique, il n'est pas la satire), au sein d'une classe particulière (discours enthymématique-doxologique-agonique). Au pamphlet sont associés un certain nombre de critères spécifiques qui solidifient la notion, la faisant passer des approximations du langage ordinaire aux rigueurs du langage savant. Conséquence mécanique de cette posture de recherche : les usages relâchés du mot *pamphlet*, ainsi revigoré par ce travail sur la définition, n'intéressent pas l'auteur.

Une démarche alternative (« constructiviste ») consiste au contraire à observer les usages sociaux de la catégorie « pamphlet ». Car *pamphlet* n'est pas seulement utilisé par les spécialistes. Il est un instrument presque banal utilisé par tous ceux (auteurs, lecteurs, critiques, éditeurs...) qui sont habilités à qualifier un texte. Mobiliser aujourd'hui cette catégorie, c'est inscrire le texte dans une tradition, c'est se référer à une jurisprudence de pratiques d'écriture et de lecture. Selon cette seconde perspective, il ne s'agira pas seulement de traquer, critères en main, le *vrai* pamphlet contre les désignations hâtives, mais de repérer la valeur sociale (négative plus souvent que positive) aujourd'hui conférée à cette pratique en recensant les usages du label « pamphlet ».

Nous tenterons de conjuguer les deux approches afin de montrer que le genre pamphlet est, sur le terrain éditorial, en perte de vitesse, qu'il a perdu de sa grandeur symbolique, que la catégorie ne fonctionne plus guère que comme stigmaté, alors qu'elle bénéficiait jusqu'à récemment d'une certaine

légitimité¹. Nous allons dans le texte ci-après défendre la thèse selon laquelle le pamphlet politique, comme genre, a cessé d'être ajusté à ce que très approximativement l'on pourrait appeler notre culture politique. En termes ordinaires : le pamphlet est passé de mode. En termes plus choisis : il a cessé de constituer un outil essentiel de la compétition politique parce qu'il ne correspond plus à la structuration du champ politique. Avant de proposer des éléments d'explication de ce déclin en référence à un modèle du désajustement, nous voudrions illustrer la raréfaction du pamphlet. Ou plus précisément : la raréfaction des ouvrages se réclamant de cette catégorie singulière.

Une catégorie repoussoir ?

L'hypothèse du déclin du genre pamphlétaire est formulée dès 1982 par Marc Angenot. Si en effet, selon cet auteur, « [la forme pamphlétaire] a constitué un modèle typé et hégémonique au cours de la période historique [1868-1968] » (1982, p. 320), la période directement contemporaine est celle du déclin. « Il se peut, écrivait-il alors, que nous assistions aujourd'hui à la mort de ce modèle polémique dont Bloy, Péguy, Bernanos, Berl ont successivement fourni le modèle et dont les Jean Cau et les Maurice Clavel seraient parmi nous des représentants "attardés" ». (*Ibid.*)

Un label peu disputé

Sans avoir l'ampleur de cette recherche, notre propre investigation confirme, en quelque sorte par défaut, cette hypothèse. Seul un recensement serré des textes publiés (et de leur contenu) permettrait de la valider parfaitement. Il faudrait en effet, à la suite de Marc Angenot, aller traquer dans ces derniers les procédés qui font le pamphlet et mesurer leur relative raréfaction. Sur le terrain de la présentation de soi adoptée par les auteurs, pour eux-mêmes ou bien pour les textes qu'ils publient (et en glissant donc de la posture objectiviste à la posture constructiviste), il est évident que l'étiquette de pamphlétaire est peu disputée. À défaut de pouvoir le démontrer à partir d'analyses de textes, on peut le montrer à partir d'investigations concernant le péri-texte éditorial². Peu d'éditeurs se réclament directement de cette catégorie pour

1. Le *Nouveau Larousse illustré* de 1904 indique certes que « d'ordinaire, ce mot s'emploie dans un sens défavorable », mais évoque aussi les efforts entrepris par Paul-Louis Courier, auteur en 1824 d'un *Pamphlet des pamphlets*, « pour réhabiliter le nom que lui-même donnait à ses écrits ». Il ressort clairement du livre de Marc Angenot que si le genre pamphlet a toujours été considéré comme un genre mineur dans le champ littéraire, certains auteurs (Péguy, Bernanos, Léon Bloy...) ont pu lui conférer une certaine grandeur, au carrefour de la littérature et de la politique.
2. L'expression, empruntée à Genette (1987), renvoie à tout ce qui, dans le livre, déborde du texte proprement dit : titre, couverture, préface, postface, quatrième de couverture, etc.

désigner une collection. Lorsqu'elles existent, ces collections pamphlétaires comportent peu de titres :

Éditions Anabet, collection « Pamphlet » :

- Nathalie Guiot, *Présidentiel Royal*, 2006 ;
- David d'Équainville, *Présidentielles : Sarkozy. 1978-2006, Nicolas a dit*, 2006.

Éditions Albin Michel (sans mention de collection) :

- Bernard Maris, Philippe Labarde, *Malheur aux vaincus*, 2002 ;
- Henri Guaino, *L'étrange renoncement*, 2000.

Éditions L'Écart, collection « Pamphlet » :

- Michel Musolino, *La défaite du travail*, 1999 ;
- Michel Taupé, *On n'en a pas fini avec le Front national*, 1998.

Éditions Au diable Vauvert, collection « Pamphlet » :

- Angela Davis, *Les goulags de la démocratie*, 2006 ;
- Serge Veley, *Embrouilles dans la scribouille*, 2004 ;
- Charles Silvestre, *La torture aux aveux*, 2004.

Une analyse de contenu plus objectiviste confirme ce discrédit. Il peut tout simplement y avoir erreur sur la chose, comme dans le cas des deux premiers livres cités, qui ne répondent pas du tout aux critères qui font le pamphlet (on voit au passage tout ce qui sépare la posture objectiviste de la posture constructiviste). L'un et l'autre ne font que présenter une suite de citations imputables à Ségolène Royal et à Nicolas Sarkozy. On est frappé par le décalage existant entre le texte et le péri-texte. Le premier enchaîne platement les citations, sans distance ni commentaire, alors que le second invoque le genre pamphlétaire jusque dans le choix de l'iconographie de couverture : rien de moins qu'un assemblage de pétards explosifs pour Sarkozy, une chaussure de femme à talon haut pour Royal, l'un et l'autre rouge vif.

Un terme péjoratif

Plus convainquant, l'argument selon lequel le terme « pamphlet » est désormais massivement utilisé dans une acception péjorative. Il s'agit le plus souvent pour ceux qui l'utilisent de *dénoncer* un texte. C'est ce que montre l'interrogation d'une banque de données d'articles de presse sur la période aout 2006-mai 2007³. L'entrée « pamphlet » (ou « pamphlet politique ») donne le plus souvent à voir cet usage péjoratif, selon deux logiques complémentaires : la première consiste, de la part d'un lecteur, à critiquer un ouvrage (ou un film, ou un documentaire) en le disqualifiant en pamphlet ; la seconde consiste au contraire à encenser (ou défendre) l'ouvrage en montrant qu'il ne

3. Il s'agit de la banque de données « Pressens ». Gérard Genette parlerait ici d'*épitéxte* pour désigner ces textes extérieurs au livre mais venant le qualifier, le critiquer, le commenter, et donc aussi le construire.

s'agit pas d'un pamphlet. Dans tous les cas, le contre-modèle du pamphlet se voit associé à un certain nombre de faiblesses, qui sont autant de registres de disqualification : le pamphlet est superficiel, le pamphlet est brutal, le pamphlet est partisan. La critique du discours pamphlétaire est donc à la fois épistémologique (au nom de la science), morale (ou nom de la tolérance), politique (au nom du pluralisme).

Superficialité

À propos du film de Karl Zéro (*Dans la peau de Jacques Chirac*) :

Ce **pamphlet** n'apprend pas grand-chose sur le rôle de l'image en politique, mais à défaut d'élever le débat voire d'attaquer sérieusement l'homme et sa fonction, il fait rire souvent. (*La Charente Libre*, 30 août 2006)

Sur ce même film :

Patrick Roman, avec son Chirac, nous a offert une saga extraordinaire à travers le portrait *tout en nuances* d'un animal politique [...]. À cent lieues de ce travail *exemplaire*, Karl Zéro, entre **pamphlet** et charge affectueuse, a voulu rendre hommage au « plus grand acteur français ». (*L'Humanité*, 14 décembre 2006)

À propos d'un ouvrage publié par Jimmy Lavaud (*À nos enfants de la pratique*) :

Jimmy Lavaud écrit depuis longtemps des romans ou autres livres *au gré de son humeur* et de l'actualité. La *proximité* des grandes échéances électorales et les *événements* dans les banlieues l'ont conduit à réaliser un essai. *À nos enfants de la pratique* est un **pamphlet** contre la politique politicienne et un appel à exercer son droit de vote et son esprit critique. L'auteur y dénonce le microcosme politique... (*Sud-Ouest*, 16 octobre 2006)

À propos du livre *M(me) le Président, si vous osiez 15 mesures pour sauver l'école* :

Loin d'être un pamphlet anecdotique, le livre de Natacha Polony *replace* l'école dans sa dimension historique et politique. Au lecteur de se faire une opinion. (*La Nouvelle République*, 10 avril 2007)

Brutalité

À propos de l'activisme des militants socialistes de Lys :

Ils éditent un **pamphlet** mensuel, *Lys Progrès*, véritable *bras armé* dans la commune, conçu pour « dénoncer la politique en catimini, au coup par coup » de la municipalité. Déclaration de *guerre*... (*La Voix du Nord*, 10 octobre 2006)

À propos du livre de Philippe Alexandre, *Les éléphants malades de la peste* :

Philippe Alexandre fait partie de ces journalistes de radio qui savent d'abord écrire [...]. À son **pamphlet injuste** sur Martine Aubry (*La Dame des 35 heures*), succède *Les*

éléphants malades de la peste [...]. Le contenu est plus classique, si l'on peut dire avec un auteur qui cultive les *bons mots vachards* sans résister à aucune tentation [...]. [Ce livre] donnera des *aigreurs* d'estomac aux fans de la présidente de Poitou-Charentes. (*Ouest-France*, 24 novembre 2006)

Partialité

Le scénariste du téléfilm *L'État de grâce*, mettant en scène une femme président de la République, dit son souci de « coller aux mœurs sans coller à l'actu », et d'« avoir un œil critique sans verser dans le **pamphlet** » (*Le Monde*, 13 août 2006).

À propos du livre du politologue Philippe Raynaud intitulé *L'extrême gauche plurielle* :

Ce *professeur* de sciences politiques, qui cosigna autrefois avec François Furet *Terrorisme et démocratie*, n'a concocté ni un **pamphlet** ni une machine de guerre. Il propose une description *intelligente* et *distancée*... (*Le Monde*, 6 octobre 2006)

À propos du livre de Claude Fouchier, *Ségolène l'électron libre*, l'auteur définit ainsi son travail :

J'ai lu, bien entendu [les autres livres consacrés à Ségolène Royal]. Il s'agit de livres politiques, soit sur le parcours politique de Ségolène Royal, soit de **pamphlets** pour la *descendre en flammes*. Mon propos est tout à fait différent. J'ai décidé de faire un *reportage* sur la région, sur la manière dont Ségolène la gère [...]. Des centaines de journalistes « descendent » la rencontrer. Mais *seulement quelques heures* ou un ou deux jours. J'ai pris le parti de la suivre dans sa région [...] du 24 février au 30 mai. De *l'observer* dans ses déplacements, dans les commissions permanentes, *d'écouter* ce qu'elle dit, de *regarder* comment elle gère la Région. *Sans prendre parti*. C'est un *reportage*. (*La Charente Libre*, 4 novembre 2006)

À propos du livre de Stéphane Lhomme, *Juppé saute sur Bordeaux* : « un livre **pamphlet** [...], *allusion perfide* aux élections anticipées » (*La Charente Libre*, 27 décembre 2006).

À propos de la BD *Le songe de Médine*, l'éditeur déclare :

On n'est pas *irrévérencieux*, on n'est pas dans le **pamphlet** politique ou religieux et on ne voit pas pourquoi se poser des barrières. (*Aujourd'hui*, 23 janvier 2007)

On a volontairement mélangé les références journalistiques et négligé la question des locuteurs : journalistes, auteurs, éditeurs, critiques... tous reproduisent les mêmes lieux communs sur le pamphlet. Superficiel, brutal, partial : il a mauvaise presse car il déroge aux règles en vigueur dans l'espace public aujourd'hui. Celui-ci valorise en effet à l'inverse l'expertise savante, l'échange civilisé, l'ouverture d'esprit. Face à une réalité sociale supposée complexe, plus complexe en tous cas qu'il n'y paraît, le pamphlet semble dépassé. Il s'en

tient à une vérité simple à laquelle il refuse de déroger. Il argumente unilatéralement et sans nuance, forçant au-delà du raisonnable les contrastes. Il suppose une posture empreinte de convictions fermes, de certitude d'être dans le vrai, de vision manichéenne du monde. On peut faire l'hypothèse qu'une telle posture n'est plus guère tenable. La force de conviction est dévaluée en aveuglement, le souci de dire « la » vérité en incapacité à prendre la mesure de la complexité, la certitude d'avoir raison en inaptitude au dialogue.

Les conditions d'improbabilité de la posture pamphlétaire

Si l'hypothèse du déclin du genre pamphlétaire est juste, il faut tenter d'expliquer cette évolution. On ne peut évidemment, dans une perspective qui se veut de sciences sociales, se contenter de déplorer le tarissement des talents de plume. Au-delà de cette variable superficielle, il est des conditions objectives qui rendent socialement possible ou au contraire socialement improbable le recours au genre pamphlétaire. Celui-ci – c'est notre hypothèse – a cessé d'être recevable dans l'espace public au sens large, dans le champ politique plus précisément.

Une première explication renvoie à l'hypothèse de pacification de la vie politique. On s'inspire ici des travaux de Norbert Elias sur le processus de civilisation. L'expression de la violence aurait perdu toute légitimité dans nos sociétés. La force ne peut plus constituer un moyen recevable pour conquérir le pouvoir politique. Les bonnes manières, les mœurs civilisées inventées par l'homme de cour, définissent désormais étroitement l'activité politique. Le champ politique est pacifié, il s'est civilisé, il s'est féminisé, selon des logiques cumulatives qui voient le discrédit frapper non seulement l'usage de la violence directe mais également celui de la violence verbale, de la violence symbolique. Si l'activité politique a gardé sa dimension corporelle, le corps politique s'est transformé : il est désormais parfaitement maître de lui, il ignore la colère, il dompte ses émotions, il est retenu.

Autant le pamphlet pouvait sembler recevable dans une société valorisant la sincérité brute, voire brutale, autant il détonne dans une société qui exige retenue et sens de la mesure. Le pamphlet, comme tout travail d'écriture ou de mise en forme culturelle, n'est certes pas violence brute : il suppose déjà une conversion partielle aux valeurs de la pacification politique. Mais il est habité par une certaine violence, qu'on peut qualifier de verbale. En ce sens, il emprunte à la symbolique de la virilité : franchise brutale, courage de mener un combat seul contre tous, refus de l'hypocrisie, absence de considération pour l'adversaire, conception martiale de l'argumentation, etc.⁴ Si la plume

4. Dans un paragraphe consacré à la « violence verbale », Marc Angenot évoque la « virilité » agressive du pamphlétaire (p. 249), usant facilement de l'injure, de l'insulte...

remplace l'épée, elle en garde la finalité : blesser, toucher, déchirer, abattre... On peut faire valoir que le combat politique emprunte de moins en moins à cette symbolique chevaleresque masculine⁵. L'exigence de courtoisie, de politesse, de respect des personnes, le tabou concernant les attaques personnelles, tout ceci frappe le pamphlet d'obsolescence. La dispute politique suppose désormais des compétiteurs qui savent ne pas aller trop loin. Elle obéit à une étiquette qui sanctionne l'attaque personnelle, l'insulte, l'argument *ad hominem*. L'adversaire doit être respecté : comme l'affrontement sportif, l'affrontement politique exige le respect mutuel ; il n'interdit pas, une fois le rituel d'affrontement terminé, la camaraderie, voire l'amitié⁶. Le combat politique est un jeu qu'il convient de ne pas prendre trop au sérieux. Il suppose des convictions mais exige dans le même temps une certaine distance au rôle. La politique, ce n'est pas la guerre. Et le pamphlet, du coup, a cessé d'être une arme appropriée.

Marc Angenot, s'il ne cite pas Elias, formule une hypothèse proche de la nôtre lorsqu'il écrit, pour expliquer le déclin du pamphlet :

Il est [...] possible qu'au modèle du quidam pourvu d'un mandat dénonciateur, attaché à des formes de pathos et d'éloquence dépassées, un autre type institué de « critique radical » [...] vienne se substituer, appuyé par le prestige d'un savoir technique et non plus sur les vérités de la bonne foi et du courage individuel. (1982, p. 320-321)

Qu'est-ce à dire, sinon qu'à l'argumentation fondée sur la panache et sur la rhétorique de l'émotion s'est progressivement substituée une argumentation plus froide, plus savante, plus technique. En ce sens, le déclin de l'écriture chevaleresque a aussi à voir avec la montée en puissance de la légitimité rationnelle-légale aux dépens de la légitimité charismatique. Seul et entier, le pamphlétaire charismatique séduit par sa fougue chevaleresque. Anonyme et nuancé, l'analyste contemporain démontre par la rigueur froide de ses arguments. Il est journaliste attaché à raconter et à décrire, essayiste soucieux d'analyser et de mettre en perspective, scientifique s'efforçant de démontrer. Dans tous les cas, il se veut distancié, honnête, serein, sans parti pris, ouvert aux argumentations plurielles et attentif aux contre-exemples. Contre le pamphlétaire solitaire qui n'écoute que sa voix intérieure et qui risque toujours de prêcher dans le désert, l'essayiste contemporain est ouvert à l'infinie diversité des faits, des points de vue, des opinions, des interlocuteurs.

5. Rappelons que chez Elias, le *chevalier* représente la figure inversée du *courtisan*. Il ne s'auto-contrôle pas car il échappe aux configurations d'interdépendance qui font la société de cour.
6. Il va sans dire que cette contrainte de civilité ne s'impose aux politiques qu'autant que le public est là (par médias interposés) pour les observer. Une violence verbale résiduelle se glisse dans les interstices du spectacle politique, en particulier de la part des professionnels de la politique les plus passionnés, les plus surveillés, ou les moins capables de se contrôler (on pense évidemment à Nicolas Sarkozy).

Cette première explication en appelle une seconde, elle aussi (librement) empruntée à Norbert Elias. Pourquoi cette *pacification* de la vie politique ? Elias, au fil d'une passionnante théorie du changement social, insiste sur les configurations d'acteurs et sur les jeux d'interdépendance par lesquels ceux-ci se tiennent mutuellement. Prenant l'exemple de la société de cour, il montre que l'insertion dans une configuration d'interdépendances resserrées autour de la figure du Monarque oblige l'individu (ici le courtisan) à se *civiliser*. On peut transposer ce modèle : le pamphlet suppose une position d'extériorité radicale par rapport au champ politique. Il est l'œuvre de quelqu'un qui se tient à distance, qui n'attend rien, qui ignore les gratifications et rétributions propres à ceux qui jouent le jeu politique. En empruntant à la théorie des champs de Pierre Bourdieu, on peut évoquer la figure de l'*hérétique* : hors champ, n'en partageant pas (ou plus ?) les *illusios*, n'y postulant à un aucun rôle, l'hérétique peut se permettre de dire ce qu'il veut. Il peut tourner en dérision les idéologies fondatrices du champ, il peut dénoncer institutions, rôles, personnes, il est hors d'atteinte, la sanction symbolique ne le touche pas puisqu'il n'y croit pas, il peut dire aux intéressés leurs quatre vérités sans craindre le retour de bâton. Cette posture est celle du pamphlétaire, partant seul à l'assaut d'un champ déjà constitué et fortifié par des institutions souvent inébranlables⁷.

Il conviendrait, pour confirmer cette thèse, de s'aventurer à une sociologie fine des positions occupées par les pamphléaires politiques. On peut au moins affirmer que tous se tenaient (et étaient tenus) à l'écart du champ politique ou à sa périphérie (Action française), à l'abri aussi de celui-ci si l'on entend par là qu'ils bénéficiaient de positions solidement établies ailleurs (le monde des lettres et du journalisme). La prétention des écrivains à écrire sur la politique constituait alors une condition de possibilité de la parole pamphlétaire : ils avaient la légitimité pour écrire, ils étaient armés pour exister indépendamment de toute rétribution politique.

Par comparaison, on peut risquer l'hypothèse selon laquelle la production de livres politiques est aujourd'hui de plus en plus réservée à ceux qui occupent déjà une position *dans* le champ politique. Journalistes politiques, professeurs de science politique, essayistes politiques, on trouve de plus en plus rarement des ouvrages publiés par des analystes totalement *extérieurs* au champ politique⁸. Lorsque c'est le cas, la valeur sociale de leur production est indexée sur cette position seconde : le pamphlet est dévalorisé en diatribe populiste.

7. Il faudrait ici nuancer entre foi dans la politique *in abstracto* et foi dans la politique telle qu'elle se pratique (institutions et système politiques). Si les pamphléaires ne partagent pas la seconde, ils ne sauraient avoir totalement rompu avec la première. Publieraient-ils sinon ?

8. Ce qui n'est pas sans lien avec, par exemple, la relative dépolitisation des romanciers.

Nostalgie chevaleresque : le charme désuet du pamphlet

Norbert Elias a remarquablement analysé l'ambivalence du déclin de la violence dans les sociétés occidentales. Sur le terrain des pratiques objectives, le pouvoir d'État est en mesure de confisquer cette violence ; mais sur celui des valeurs et des idéologies, les groupes dessaisis (à commencer bien sûr par l'aristocratie) développent une forte nostalgie. La notion de nostalgie chevaleresque s'applique parfaitement ici : s'il ne se trouve plus personne pour prôner *en principe* l'usage du pamphlet, on trouve de multiples traces d'un attachement à ce que celui-ci pouvait contenir de vrai, d'entier, de viril⁹. On en donnera deux illustrations, en s'intéressant à deux auteurs, l'un journaliste (Philippe Alexandre), l'autre politique (François Léotard), tous deux attachés à se distinguer en maintenant, contre l'air du temps, la tradition pamphlétaire. Les profits de distinction sont cependant, pour l'un comme pour l'autre, ambivalents : on salue leur courage, on mentionne leur singularité, mais on n'adhère jamais complètement à leur vision passée du combat politique.

Philippe Alexandre : un pamphlétaire « à l'ancienne » ?

Philippe Alexandre, qui fut longtemps chroniqueur à RTL, s'est construit, avec des ouvrages comme *La Dame des 35 heures* ou *Les éléphants malades de la peste*, une solide réputation de pamphlétaire. Sa position éditoriale (chacun de ses livres est un best-seller) le place en position de parfaite indépendance. Pour une fois, texte, épitexte et péri-texte convergent : l'auteur se veut pamphlétaire et les autres le reconnaissent comme tel. *Les Échos* (23 janvier 2007) le décrivent comme « l'une des plumes les plus acérées du journalisme politique », doué du talent d'« épingleur sauvagement » ses cibles. L'intéressé joue avec gourmandise de cette réputation, ainsi lorsqu'il emprunte à Orgon (dans *Tartuffe*) cette devise : « faire enrager le monde est ma plus grande joie ». Ou lorsqu'il confie que « dire du mal du prochain » constitue son activité préférée (*L'Express*, 14 mars 2002). Ou confesse son admiration pour Voltaire et pour « les révolutionnaires, s'il en reste » (*ibid.*).

Tous les commentateurs soulignent l'indépendance de Philippe Alexandre. On évoque ses « chroniques acides et redoutées ». Son livre sur Martine Aubry est « un pamphlet au vitriol » (*L'Express*, 14 mars 2002). Dans ce même hebdomadaire (*ibid.*), Élise Karlin, sous le titre « Martine au pilori », relève les qualificatifs utilisés à l'endroit de l'ancienne ministre du Travail : « besogneuse »,

9. Voir par exemple la fascination collective, entre répulsion et attirance, pour les récits guerriers de la vie politique. Derrière le masque des apparences courtoises, il y aurait la *vraie* vie politique, inchangée depuis les Rois maudits, violente, dure, authentique lutte à mort pour le pouvoir.

« menteuse », « insupportable »... « Bienvenue dans un monde de brutes. Philippe Alexandre n'a jamais été homme à mesurer son vocabulaire. » « Vitriol », « réquisitoire féroce », c'est d'abord la vigueur de la charge, le ton, qui retiennent l'attention. Dans *Les Échos* (9 mars 2007), Stéphanie Leclaire confirme que Philippe Alexandre « ne pratique pas la langue de bois », qu'il « n'est pas l'homme de la demi-mesure », qu'il « ne s'encombre pas de fioritures ». Dans *Lire* (octobre 1997), Guy Rossi-Landi dresse le même portrait de pamphlétaire sans concession : « Il n'épargne personne. » L'insolence est son privilège, ainsi lorsqu'il adresse à Alain Juppé, au moment où celui-ci publiait sa *Tentation de Venise*, un exemplaire de *La mort à Venise*. « Goguenard », l'homme à « la malice coutumière » « n'a jamais pris très au sérieux la comédie du pouvoir ; il préfère parler de cuisine politique »¹⁰. Et le chroniqueur de *Lire* de relever les formules à l'emporte-pièce qui font mouche : de Philippe Séguin, il est dit que « sa silhouette lui tient lieu de caractère » ; de Chirac, qu'il a « le verbe court et plat d'un rapport de la cour des comptes ». *Le Bien Public* (21 octobre 2006) évoque ainsi le livre sur Ségolène Royal : « En brillant pamphlétaire, [Philippe Alexandre] n'hésite devant aucune pique, distribuant les rosseries avec délectations. »

Une brève analyse de contenu conforte ce diagnostic. *La Dame des 35 heures* est émaillé de ces formules assassines et excessives qui font le pamphlet : Martine Aubry, « madone des sondages », fait preuve d'« arrogance », elle est « méprisante » et « brutale », « sans respect pour les institutions, les hauts fonctionnaires et même les notables socialistes », « elle a de la morgue », « elle avance comme une division de panzers », « elle veut tout voir, tout contrôler, tout vérifier », « elle manie le lance-flammes comme un vieux chef de guerre », « elle recherche la poudre », « sa méchanceté lui tient lieu de légitimité ». À rebours des représentations valorisant la présence des femmes en politique, l'auteur imprègne son portrait des représentations les plus machistes du métier politique, allant jusqu'à écrire : « Martine n'est plus seulement la fille de Jacques. Elle est aussi son fils » ; « Jamais elle ne montre de tendresse ». Ses seuls talents sont ceux qui font le politicien machiavélique : capable de « délires d'autorité », « elle ment avec aplomb », elle sait « nier les vérités les plus établies », elle maîtrise l'« art d'enjôler les médias » : « talents d'illusionniste », « talent pour s'approprier les concepts des autres », « talent de lancer les mots qui écrasent l'ennemi »... Si féminité il y a, c'est en référence à une « héroïne des *Liaisons dangereuses* ».

Même impression à la lecture des *Éléphants malades de la peste*. L'auteur se plaît à faire éclater le vernis de civilité dont se parent les politiques pour restituer la réalité crue d'un monde impitoyable. Traquant les coups bas, pre-

10. Au sens de la théorie des champs de Bourdieu, on peut dire qu'il n'y croit pas (ou pas complètement), et peut donc, en toute insolence, moquer les grandeurs et les *illusios* constitutifs du champ.

nant un plaisir manifeste à en distribuer, il accrédite une vision impitoyable de la politique. Le PS n'est plus sous sa plume qu'un théâtre de rivalités, de haines, d'alliances provisoires, toujours intéressées et toujours trahies. On y « mitonne » des coups « obliques, bas, soudains, meurtriers » (p. 55). Les sondages y deviennent « arme de destruction massive » (p. 59). La campagne est un « combat à mort » (p. 13). Ségolène Royal fait l'objet d'un portrait au vitriol, au mieux ironique (« la Royal », p. 28 ; « la belle du Poitou », p. 36 ; l'« ogresse », p. 68 ; « la protectrice du chabichou », p. 124 ; « sa majesté Ségo », p. 132), au pire très méchant : elle « se transforme en furie à la moindre critique » (p. 20), elle « énonce des sottises ou des erreurs comme autant de vérités révélées » (p. 69), elle fait preuve d'un « aplomb qui frise l'arrogance » (p. 166), elle « s'habille toujours dans des rideaux » (p. 232), elle « ne pleure jamais » (p. 194)...

Tous les traits du pamphlétaire sont là : insolence, usage talentueux mais brutal de la plume, critique sans concessions et à sens unique, indépendance... Cette indépendance n'est certes pas la liberté de l'hérétique hors-champ car démuné de ressources internes à ce champ. Elle est bien davantage la liberté de celui qui a su se construire une position, certes marginale mais solide, et que rien ne peut atteindre. Symbole de cette indépendance farouche, le refus de faire marche arrière et de jouer l'apaisement, à la suite des effets dévastateurs produits par une publication. Blessée jusqu'aux larmes par le portrait « cruel » qu'il fait d'elle et par l'évocation de sa vie privée, Martine Aubry réagit fermement (« il tente avec haine de détruire la femme que je suis », *Le Monde*, 28 février 2002), mais ne reçoit que sarcasmes en retour. Philippe Alexandre, « décidément aussi impitoyable que son livre » (*Le Figaro*, 7 mars 2002), moque les « larmes de crocodile » de l'ancienne ministre du Travail. Il déclare qu'elle « manque de sang-froid, d'humilité [et] de détachement par rapport à soi » (*Nice-Matin*, 13 mars 2002).

Cette solidité de la posture pamphlétaire ne doit pourtant pas faire illusion. Il y a des signes qui trahissent chez Philippe Alexandre un désajustement par rapport aux exigences de l'air du temps. Est-il, à 70 ans passés, le dernier pamphlétaire ?

On trouve trace de ce désajustement par exemple sous la plume d'Élise Karlin déjà citée. « La violence extrême du ton, écrit-elle dans *L'Express* à propos de *La Dame des 35 heures*, ne sert pas l'écriture ; Philippe Alexandre et Bénédicte de l'Aulnoix disposaient en effet d'assez d'anecdotes et de suffisamment d'arguments pour éviter cette surcharge de qualificatifs. La Vérité n'est jamais aussi brutale que lorsqu'elle est nue. » On ne saurait mieux instruire le procès de la posture pamphlétaire : les excès formels desservent le fond du propos. Contre les *anecdotes* vraies qui font la grandeur du journaliste et contre les *arguments* solides qui font celle de l'essayiste, la *surcharge* polémique réduit le livre à un excessif pamphlet. Le fait que la cible de cette charge soit une femme n'est sans doute pas étranger à sa dénonciation. Elle

tombe à plat. Même critique dans *Les Échos* (23 janvier 2007) à propos du livre sur Ségolène Royal : plein de « charme », certes, mais « *ne révélant rien* de fondamentalement neuf ». Même lorsqu'ils accèdent au rang de best-sellers¹¹, ces livres souffrent d'un déficit de légitimité. Les observateurs noteront que les lecteurs « adorent qu'on leur brosse des portraits caustiques, vaches, saignants » (*Le Bien Public*, 21 octobre 2006). Mais on voit poindre le soupçon de démagogie populiste, de vulgarité, derrière la délectation que l'auteur et ses lecteurs prennent par exemple à « plonger dans les méandres du Parti socialiste » (*ibid.*).

Ce désajustement se trouve implicitement confirmé par l'évocation du charme *désuet* qui semble se dégager des ouvrages de Philippe Alexandre. Si les excès de la charge sont dénoncés, la grandeur chevaleresque du pamphlétaire séduit, amuse, force l'admiration. L'intéressé lui-même semble consentir à jouer la carte de la nostalgie, par exemple lorsqu'il dit son admiration pour La Rochefoucauld (« Il décrit des batailles politiques d'une violence inouïe. Celles d'aujourd'hui apparaissent comme des bagatelles ») ou lorsqu'il emprunte un titre à Jean de La Fontaine (*Les éléphants malades de la peste*). Quand il est invité à justifier la violence de ses attaques, il rappelle les pamphlets écrits « contre de Gaulle, contre Giscard », et invoque la figure de Jean-Edern Hallier (*Nice-Matin*, 13 mars 2002).

On peut enfin trouver révélateur d'un certain désajustement entre genre pamphlétaire et air du temps que Philippe Alexandre lui-même ne souscrive pas intégralement aux lois du genre, comme si celui-ci présentait un déficit de légitimité. La lecture d'un livre comme *La Dame des 35 heures* peut en convaincre. L'ouvrage se veut aussi un récit, l'analyse d'une trajectoire. S'il succombe sans nuance à l'illusion biographique (et reste en ce sens très en deçà des attendus les plus élémentaires des sciences sociales), il n'est pas sans prétention empirique. Il mobilise déclarations et entretiens, certes sans jamais s'attarder à citer les sources, mais en y mettant les guillemets de rigueur. Le livre sur Ségolène Royal est précédé d'une enquête : « En bon journaliste, [Philippe Alexandre] s'est par exemple rendu dans les Vosges. » (*Le Bien Public*, 21 octobre 2006) Un autre commentateur souligne « la précision des informations, que nul n'a démenties, pas même l'intéressée » (*Nice-Matin*, 13 mars 2002).

De telle sorte que le texte oscille finalement entre pamphlet et journalisme d'investigation. Si l'on reprend les critères formalisés par Marc Angenot, on notera la présence de certains traits constitutifs du pamphlet : ironie et sarcasme, argument *ad hominem*, montée en généralité à partir d'anecdotes (démarche inductive), absence de nuance, amalgame, jugements de valeur

11. Selon *Nice-Matin* (13 mars 2002), le livre sur Martine Aubry est en tête des ventes avec 80 000 exemplaires.

manichéens, prétention à dénoncer l'imposture dans un contexte d'aveuglement généralisé... Mais d'autres critères font ici défaut : pas de vision crépusculaire du monde, pas de théorie du complot, pas de terrorisme argumentatif... Le ton est plus ironique, et tout laisse entendre que la chose n'est pas si sérieuse. L'imposture dénoncée n'est que celle d'une femme, il n'y va pas de l'avenir du pays ou du monde. L'esprit de sérieux manque, qui permet dramatisation et scandalisation, pour qu'on puisse être en présence d'un pamphlet classique. Philippe Alexandre s'amuse.

François Léotard : le pamphlet comme marque de liberté

Une seconde illustration de ce lien entre position d'extériorité relative et rhétorique pamphlétaire peut être fournie par l'ouvrage de François Léotard contre Nicolas Sarkozy. Sous le titre : *Ça va mal finir* (Grasset, 2008), l'ancien ministre se livre à une critique féroce du président.

La trajectoire de François Léotard permet de comprendre l'orientation vers le genre pamphlétaire. De la part d'un homme qui fut longtemps député-maire, deux fois ministre, président d'un grand parti politique, le choix du genre pamphlétaire étonne a priori. Mais le même François Léotard a effectué une véritable sortie du champ politique, ce qui fait de lui une exception dans le système politique français. Secoué par plusieurs affaires, affecté par le deuil de son frère, victime de graves ennuis de santé, il renonce progressivement à tous ses mandats à partir de la fin des années quatre-vingt-dix. Il se consacre alors à l'activité littéraire et publie plusieurs romans. À 67 ans, il a rompu avec la vie politique. Sans doute la déception et l'amertume ne sont-elles pas étrangères au détachement dont il fait désormais preuve. Il ne fait plus de politique, mais il n'y croit plus guère non plus. Il occupe la position d'extériorité qui prédispose au choix du genre pamphlétaire.

Fustigeant les courtisans, il se pose en homme libre. D'où une franchise qu'aucune obligation de réserve ne vient réfréner. François Léotard n'utilise pas le mot *pamphlet*. Mais pour les journalistes qui rendent compte de son texte, il ne fait aucun doute que celui-ci est bien à classer dans cette rubrique. Dans *Le Monde* du 8 mars 2008, Patrick Jarreau parle d'un « pamphlet rageur », au « style enlevé, parfois surprenant ». Les termes utilisés mobilisent le registre de l'émotion et de l'humeur, et non celui de l'argumentation : « colère », « délectation morose », « indignation ». L'auteur est « cruel », « impitoyable », « pessimiste »... L'ensemble est « savoureux », « efficace », malgré « quelques facilités ». *Le Midi Libre* (6 mars 2008) parle d'un « pamphlet au vitriol ». De même *La Croix* (26 mars 2008), pour qui l'auteur « bout, trépigne, s'insurge ». *L'Express* (13 mars 2008) parle d'un « pamphlet féroce ». *La Charente Libre* (12 mars 2008) évoque « un réel bonheur d'écriture au vitriol », même si le livre, véritable « brûlot », « ne fait pas dans la nuance ».

Les commentateurs insistent sur la position de l'auteur. Revenu de bien des choses, marqué par les épreuves, «retraité», vivant «retiré», simple «consultant», François Léotard est désormais très au-delà des mesquineries politiques. «La politique l'amuse» (*L'Express*). Il peut se permettre de «franchir le Rubicon». «Qui oserait?», sinon cet homme «définitivement détaché de la politique partisane» (*La Croix*). «Has been heureux» (*La Charente Libre*), «exilé de la politique», il peut cultiver en sa solitude le «regret des hommes d'État d'autrefois» (*Le Monde*). Du coup, les réactions violentes que la parution du livre suscite tombent à plat : Éric Ciotti, député des Alpes-Maritimes, en dénonce le «caractère grossier et outrancier». Christian Estrosi parle d'un «retour indigne» et moque la «rancœur» d'un Léotard dépassé. Mais celui-ci est ailleurs : les coups politiques ne l'atteignent pas.

Sans user lui-même du terme *pamphlet*, François Léotard oriente la réception de son texte en ce sens. Il décrit ainsi, en amont du livre, ce que sera sa posture d'écriture : «Bien sûr j'exagère! [...] Mais il faut être excessif! Voyez Homère! Lautréamont! Alexandre Dumas! Verdi! Et Job sur son fumier! Et de Gaulle! L'excès me fait du bien. C'est le cholestérol du pauvre. Je vais en abuser.» (p. 14-15) Même point de vue au terme du travail d'écriture, le temps d'un post-scriptum adressé à Nicolas Sarkozy : «Oui je le reconnais : peut-être me suis-je laissé emporter [...]. Tu le sais bien : je n'aime pas l'impartialité. C'est une fausse vertu.» (p. 115)

Cette revendication du droit à l'excès se double d'une présentation de soi qui insiste sur l'extériorité de l'auteur. François Léotard évoque son «insoffrant de frère» qui l'a «poussé à ne plus jamais être sérieux avec le pouvoir» (p. 126). Il affirme ne plus rien attendre de la politique, et préférer le repli sur les activités de lecture et d'écriture. Montaigne, «compagnon de tous les jours» (p. 126), est ici la référence. Empruntant aussi à Chateaubriand, il affirme prendre goût à vieillir «inutilement» (p. 125).

De moins en moins recevable à l'intérieur du champ politique, la violence pamphlétaire n'est donc plus désormais possible que comme expression d'une nostalgie qui trouve plus facilement à s'exprimer depuis le champ littéraire. C'était déjà vrai à l'époque des Péguy, Bernanos, Berl, qui tous bénéficiaient d'une position littéraire relativement assurée. Les deux figures contemporaines étudiées (Philippe Alexandre et François Léotard) confirment cette hypothèse. La posture pamphlétaire, qui suppose une rupture radicale avec le champ politique institutionnalisé, est d'abord le fait d'auteurs extérieurs à celui-ci, c'est-à-dire d'auteurs disposant de positions stabilisées dans d'autres champs. Mais précisément : les recompositions du champ politique (et du champ éditorial) rendent de plus en plus improbable cette extériorité pour les auteurs de livres politiques : dépolitisation de la littérature, investissement massif des journalistes politiques et des politiques eux-mêmes dans l'écriture de livres politiques... D'où un recul du genre pamphlétaire comme genre livresque.

En revanche, on peut observer la montée en puissance de lieux alternatifs depuis lesquels la prise de parole est autorisée, y compris au profit de locuteurs franchement extérieurs au champ politique. D'où un déplacement du style pamphlétaire, qu'il conviendrait naturellement d'analyser, de l'écrit vers, par exemple, l'audiovisuel et le Net¹².

Si le pamphlet n'est pas mort comme genre littéraire, il survit donc difficilement, du fait d'un désajustement manifeste par rapport aux façons d'écrire la politique aujourd'hui. Ce désajustement peut toutefois, en certaines circonstances très particulières, être retourné en ressource : ainsi pour des acteurs aux trajectoires et aux positions atypiques, à qui le pamphlet fournira l'occasion de se singulariser. La posture passéiste du pamphlétaire joue de la nostalgie chevaleresque : ce n'est pas assez pour remettre en cause l'économie symbolique du champ politique ; c'est suffisant pour attirer la sympathie d'une partie du public et des médias sur quelques figures perçues comme délicieusement désuètes.

Références

- ANGENOT Marc, 2005 [1982], *La parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, Rivages.
- BOURDIEU Pierre, 2001, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Le Seuil.
- 2000, *Propos sur le champ politique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- ELIAS Norbert, 1976, *La civilisation des mœurs*, Paris, Presses Pocket
- GENETTE Gérard, 1987, *Seuils*, Paris, Le Seuil.
- LE BART Christian, 2003, « La nostalgie chevaleresque chez les professionnels de la politique », *Norbert Elias et la théorie de la civilisation. Lectures et critiques*, Y. Bonny, J.-M. de Queiroz, E. Neveu éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 169-183.
- 2005, « La construction sociale du genre "livre politique" », *Les frontières du politique*, L. Arnaud, C. Guionnet éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 27-48.

12. Une nuance cependant : le pamphlet politique suppose certes un fort détachement à l'égard du champ politique, mais il suppose quand même, on l'a dit, un minimum d'intérêt pour la politique, de foi dans la grandeur au moins potentielle de celle-ci. Philippe Alexandre et François Léotard ont cru à la politique, comme le prouve leur passé de journaliste ou de professionnel de la politique. La disposition pamphlétaire résulte donc d'un subtil mélange entre attachement et détachement, foi et désillusion. Subtil mélange qu'on n'est pas certain de retrouver chez les animateurs de radio ou de télévision qui n'empruntent au genre pamphlétaire qu'une certain ton, entre ironie, insolence, cynisme.